

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étrangers: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 S'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE LANCEUR DE BOMBES A MAIN, DANS LA TRANCHÉE



LE BOUCLIER DU LANCEUR DE BOMBES



UN DÉPÔT DE BOMBES EN PREMIÈRE LIGNE



LE GUETTEUR



LE LANCEMENT DE LA BOMBE

Renouvelant les gestes des guerriers antiques, armés comme eux d'un bouclier, nos poilus, maintes fois, dans la tranchée, lancent, de même que la grenade désormais classique, des bombes de petits calibres qui produisent de grands effets. Le magasin de munitions, dans la tranchée même, est constamment rempli de ces projectiles, dont il est fait un généreux usage.

LE SANG-FROID

Ce qu'il faut, c'est n'avoir pas d'imagination. Ou ce qu'il faut c'est, ayant de l'imagination, n'y pas croire.

Le sang-froid est le fait d'un homme dont l'imagination est très discrète ou qui sait la ramener à la discrétion. Le premier est le meilleur, probablement. Il est excellent de n'avoir pas d'imagination, de ne voir pas gros, de ne voir pas immense et de voir le fait, naturellement, dans les dimensions qui sont les siennes.

Mais il est possible, ayant de l'imagination, d'avoir du sang-froid tout de même. Ne me dites pas: « Du moment que je vois les choses ainsi, il m'est bien impossible de les voir autrement ». C'est une erreur. Il y a, quoi qu'on die, une différence entre une pierre ronde et un homme. La pierre ronde roule sur un plan incliné sans pouvoir se maîtriser ou maîtriser le mouvement qui l'emporte. L'homme peut se retenir, il peut se maîtriser, il peut se soustraire à la pente. Il faut seulement pour cela qu'il se connaisse.

C'est la condition nécessaire et suffisante. Il est nécessaire et il est suffisant qu'il se dise: « Méfie-toi de toi-même. Tu as beaucoup d'imagination. Ne tiens pas compte de ce que ton imagination te dira ». S'il se dit cela souvent, à peu près toujours, il énervera les forces de l'imagination, il se dérobera à elle et restera de sang-froid.

L'imagination est une personne très fantasque et très singulière. Si on en a besoin, si on l'appelle, pour faire un sonnet ou un poème épique, souvent elle fuit, se dérobe, se retire au loin. Mais si on la fuit soi-même, ce n'est pas une raison pour qu'elle vienne. Comme les femmes coquettes elle est dure à qui l'appelle; mais elle est plus sourde encore à ceux qui lui sont sourds. Dans ce cas, elle se dérobe à ce point qu'on dirait un suicide et qu'elle n'existe plus du tout. Un moyen de la tuer, pour un temps du moins, est donc de ne point croire à elle. Il en est d'elle comme des rêveurs: qui n'y croit pas n'a rien à craindre d'elle. Voilà donc la méthode: pour avoir le sang-froid, mettre l'imagination à la porte.

On me dira que ce sang-froid-là est un peu artificiel, qu'il a été obtenu, créé par une sorte d'opération, par une chirurgie psychologique, qu'il est le résultat d'une ablation.

Il y a du vrai, mais observez que sang-froid artificiel signifie seulement sang-froid voulu, et je ne sais pas si le sang-froid volontaire ne vaut pas mieux que le sang-froid naturel. Le sang-froid naturel n'est pas autre chose que l'absence même d'imagination et par conséquent il n'est pas mauvais, mais s'il est par définition inaccessible et inaltérable aux chimères, il ne l'est pas aux suggestions des voisins, aux rumeurs, aux bruits qui courent.

Le sang-froid naturel est un enfant faible; le sang-froid volontaire est un grand gaillard; il est une force comme la volonté même dont il procède et il a son prestige aussi, celui d'une victoire remportée.

Donnez-vous donc le sang-froid volontaire, je dirai même si vous avez déjà le sang-froid naturel. Ce ne sera pas un mauvais supplément. Le sang-froid naturel est comme guetté par l'imagination qui est toujours prête à lui jouer quelque tour; le sang-froid acquis étant précisément l'imagination vaincue est ferme à son poste et solide sur ses défenses.

Quel que soit celui des deux que vous ayez, gardez-le bien, d'une ferme volonté de le conserver et de le retenir. Ne le laissez jamais entamer ou seulement troubler par les alarmistes. Il en est de toutes sortes, même parmi ceux qui jouent le rôle d'optimistes, mais qui, précisément parce que c'est un rôle, le jouent mal.

Le sang-froid, lui, n'est pas un rôle; c'est, chose très différente, une leçon que l'on se donne à soi-même avant de la donner aux autres. C'est la résolution bien prise et bien gardée de ne pas se laisser troubler. Le sang-froid c'est l'habitude de la volonté de résistance. C'est la volonté de résistance devenue habitude. Or un coup de volonté peut être pénible; mais l'habitude de la volonté est unie et douce comme toute autre accoutumance. Accoutumez-vous au sang-froid.

Emile Faguet.
de l'Académie française

Ce que l'on dit

En attendant...

Comme je sortais de l'Exposition de la Triennale, un ami pensif me fit la réflexion suivante:

— Il faut avouer que ce qu'on appelle l'Art est probablement une sorte de sorcellerie. En tout cas il n'a rien de commun avec le cours ordinaire des choses, ni généralement avec ce que nous aimerions dans la réalité du monde extérieur, tel que le bon Dieu l'a fait. Je ne vous parle que de nos artistes contemporains.

— Il en est un qui semble avoir passé son existence à faire déshabiller sa cuisinière: une espèce de négresse blonde que, pour ma part, j'eusse payée pour qu'elle demeurât à jamais voilée du cotillon et du caraco qui sont l'uniforme ordinaire de sa profession. Je ne sais vraiment comment ce peintre s'y est pris: mais le fait est que, durant de longues années, on dirait qu'il fit ruisseler de l'argent et des perles sur ce corps vulgaire; et il s'accordait avec ses entours, avec la lumière de grand soleil, l'éclat des fleurs, le scintillement des flots marins. C'était une joie et un enchantement.

— Il en retira un juste honneur, et même, plus tard, quand ce modèle eut fort commencé à s'avachir, et que sa chair eut pris la nuance qu'elle affecte chez les personnes que le mauvais état de leur circulation prédispose aux varices — car je ne puis croire que ce soit la palette de ce peintre qui se soit volontairement chargée de ces tons de colchique — l'admiration de quelques personnes qui déclarèrent que, comme ça, c'était encore plus beau.

— J'en conclus, vous dis-je, qu'il ne peut rien y avoir de commun entre ce que nous goûterions, si c'était la vie, et la peinture telle qu'on la conçoit, et même telle qu'on la réussit parfois de nos jours.

— C'est un problème; il est moins angoissant que celui qui se pose actuellement sur notre front de l'est; mais je lui garde quelque gratitude de m'avoir distrait, quelques instants, de celui-ci.

Pierre Mille.

Hier, en matinée, à la Comédie-Française, après le cinquième acte de *Ruy Blas*, un groupe, dans les couloirs, dialogue de la guerre. Dans le groupe figure une des plus jolies femmes de Paris, qui n'accepte pas de vieillir et qui d'ailleurs a, depuis des années, le talent de rester jeune.

Un ex-ministre déclare tout net:

— Je donnerais bien deux ans de ma vie pour voir la fin de la guerre.

Un gros industriel du Nord, actuellement « réfugié » à Paris, ajoute généreusement:

— Et moi, trois ans.

La fille d'un de nos confrères renchérit (elle n'a pas vingt ans):

— Moi, je cède quatre ans volontiers.

— Et vous, madame? dit un caricaturiste bien connu, en se tournant vers la jolie spectatrice, qui, sous la question directe, tique un peu, mais qui, vite ressaisie, réplique, avec une charmante désinvolture:

— Ma foi, mes amis, vous avez déjà tant donné! Deux, trois et quatre ans, ça fait neuf ans. Il faut croire que, d'ici là, la guerre sera finie. Le sacrifice que je pourrais faire serait bien inutile.

Enregistrons le serment qui vient d'être fait par le syndicat des manufacturiers en travaux d'osier et de bois tressés, en Ecosse. A eux tous, ils faisaient avec l'Allemagne un énorme commerce qui ne se chiffrait pas à moins de deux millions cinq cent mille francs. Ils viennent de prendre l'engagement d'honneur de ne plus connaître le marché et l'acheteur boches, bien qu'ils aient encore actuellement, à Berlin seulement, des créances considérables qu'ils abandonnent.

Une très belle collection française vient de passer en Amérique. M. Joseph E. Widener, de Philadelphie, a acheté, en effet, la collection Christophle. L'affaire s'est traitée à l'amiable, mais les journaux américains qui en ont été avisés estiment la collection à très haut prix. M. Albert Christophle, ancien député, avait constitué ce bel ensemble entre 1872 et 1888, par un choix très attentif de planches gravées, en noir et en couleurs, du dix-huitième siècle.

On y pouvait admirer des pièces hors pair signées Moreau le Jeune, Fragonard, de Launay, Janinet, Baudouin, Debucourt, Saint-Aubin, Huet, Boilly, Taunay et autres maîtres. Plus d'une de ces planches était extrêmement rare, voire unique, et elles avaient été conservées sous des enveloppes tutélaires avec un soin tel qu'elles étaient de la plus parfaite fraîcheur.

M. Widener, de Philadelphie, est un homme heureux.

Un acteur — qui fut illustre — rencontre, l'autre soir, à table, chez des amis, un prédicateur qui est célèbre. On parle d'éloquence.

— Ce que je ne comprends pas très bien, dit tout à coup l'artiste, c'est que, nous autres acteurs, animant des fictions sur la scène, nous pouvons déclencher la plus vive émotion chez notre public, tandis que vous, orateurs de la chaire, bien qu'exposant des faits autrement élevés et propres à toucher les cœurs, vous ne réussissez pas toujours à convaincre vos auditeurs.

— C'est possible, monsieur, répondit le prêtre; mais le bon Dieu n'aime pas les succès immédiats. Il vous laisse l'agrément de faire relever le rideau. Pour lui, quand il y touche, c'est pour le déchirer. Vous souvenez-vous du voile du temple, dans certain grand drame, à Jérusalem?

Le comédien redemanda doucement des petits pois...

PROTOCOLE

Une des choses les plus bouleversées en France par la guerre, c'est la politesse. Et si nous avons toujours le devoir de nous montrer bien élevés, ce n'est pas de la même façon qu'en temps de paix. Ainsi, toutes nos vieilles traditions civiles, concernant l'âge, la situation sociale, le beau sexe, se sont écroulées devant le prestige militaire.

Aujourd'hui, quels que soient son rang et l'ancienneté de son extrait de naissance, une femme n'est traitée que d'après le grade de son mari et ne jouit que des prérogatives qui y sont attachées.

Supposons-le, ce mari, duc authentique ou grand avocat en tant que « pékin », mais mobilisé avec le grade de sous-lieutenant. Eh! bien, si Joseph, le valet de chambre d'autrefois, a, par son courage, conquis un galon de plus, la grande dame, duchesse ou femme d'avocat, devra l'appeler:

« Mon lieutenant! »

Ses lettres, si elle lui écrit, devront commencer par:

« Mon lieutenant... »

Et si par hasard un dîner de corps les réunit, elle devra, ainsi que son mari, céder le pas au lieutenant Joseph qui, chez eux, n'avait droit de s'asseoir qu'à l'office.

Il va sans dire que Joseph peut user du rappel à l'ordre, vis-à-vis de son inférieur en grade, s'il juge que la « patronne » manque à la hiérarchie.

Quant à nos infirmières volontaires, qui sont presque des militaires, elles doivent naturellement donner du: « M. le pharmacien major » au plus modeste droguiste.

Par contre, alors que sous l'ancien régime on disait légalement: « Mme la Maréchale », un protocole rigoureux nous défend aujourd'hui de dire: « Mme la Générale ou Mme la Colonelle ». Ce serait là, en effet, une manière boche de parler, presque toutes les femmes en Allemagne étant: « Mme la Conseillère du commerce » ou « Mme la Présidente de la Cour ».

De tout cela, l'on pourrait conclure que la politesse s'est surtout mobilisée contre le culte rendu aux femmes. Et celles-là pourraient s'en plaindre, si leur commune rivale n'était pas la Patrie. — H. DE TAILLIS.

Un de nos ministres, qui fit récemment en Angleterre un court voyage incognito, demanda au groom de l'hôtel où il était descendu:

— Souffrez-vous beaucoup de la guerre, à Londres? (C'était le lendemain d'un raid de zeppelins sur la capitale du Royaume-Uni.)

— Oui, je suppose, répondit le boy. Le prix des raisins de Corinthe a beaucoup augmenté, et l'on mange moins de pudding.

Cette réponse enchantait le ministre français. De retour parmi nous, il ne l'a pas oubliée; et il vient d'envoyer aux classes pauvres de Londres plusieurs caisses de délicieux raisin sec. Ce qui ajoute au prix du raisin, c'est qu'il provient de la vigne ministérielle, sise au flanc d'un coteau bien ensoleillé et portant le nom d'un des meilleurs crus de France.

Un petit fait de plus à ajouter aux annales de l'Entente cordiale!

Le Veilleur.

THÉS DE GUERRE...

Ils prirent naissance à Bordeaux. Dans la grande ville, malgré le soleil et les senteurs de violettes, l'ennui planait ferme. Les allées de Tourny étaient charmantes, mais vite parcourues. Mais, cours de l'Intendance, il y avait C...; C..., c'est, à Bordeaux, le pâtissier à la mode. Il a créé les millasses cannelées qui auraient fait la réputation de la ville tout entière même si la guerre n'était survenue, et le bon ton admet que les dames de la ville y viennent elles-mêmes faire leurs commandes. Les dames de Paris se conformèrent à la coutume, s'y rencontrèrent, mangèrent de compagnie une ou plusieurs millasses, et comme elles savaient devoir se retrouver là le lendemain, elles revinrent, à l'heure exacte, et bien entendu s'habillèrent pour la circonstance.

La Comédie-Française donna l'exemple.

Une brillante sociétaire fit son entrée chez le pâtissier dans une robe amazone « bleu de troupe », grelots d'argent et brandebourgs blancs; du rouge aux lèvres, du blanc aux joues, cela aurait fait tricolore si la demoiselle n'eût été rousse et coiffée d'un bonnet de police tout d'or.

Bientôt, la pâtisserie et les allées de Tourny vécutent Offenbach, Lecocq et Donizetti. Mlle F... ne parlait rien moins que de se mettre en travesti.

Le pâtissier faisait fortune.

Serviette de maroquin sous le bras, serrée comme naguère le parapluie, actrices, bourgeois, femmes du monde (c'était la guerre!) échangeaient, entre deux millasses, des échantillons tirés de chaque poche: chloroforme, arsenic, gri-gri pour Marocains et Sénégalais, clous de souliers, étoffes pour capotes, drap bleu, drap rouge, drap invisible, drap tricolore! Pas de vergogne, c'était la mode, c'était bien porté.

A Paris, on se retrouvait, moins les serviettes de maroquin, moins les échantillons, moins les illusions, mais avec des robes nouvelles.

Une maison de thé ayant timidement entr'ouvert ses portes, on s'y précipita. Une autre, entre la rue de la Paix et l'Opéra, risqua un orchestre qui débuta par la *Marseillaise* et l'hymne belge et finit par le tango.

On ne le dansa pas. C'était tout juste.

Tous les désœuvrés de Paris, je veux dire les étrangers, les « artistes » sans engagements, les professeurs à danser sans élèves, les indifférents, les égoïstes, les pleureuses de Deauville et des autres « seasons » s'étouffaient dans ce semblant de fête donné par cent ampoules couvertes de vieilles fleurs de mousseline et un orchestre de hasard.

Devant les vapeurs blondes du thé, par-dessus les nappes de dentelle à la mécanique, il n'était pas question de la guerre, bien que des militaires s'aventurassent là, en bleu tendre et en bottes vernies.

Quand le général Gallieni arriva au pouvoir et qu'il eut vent de ces histoires, il commença par faire congédier les violons, puis interdit les thés aux militaires.

Seuls, les réformés y eurent droit.

Michel Georges-Michel.

Les intrigues allemandes sont déjouées en Roumanie

La presse germanophile de Bucarest tente de compromettre le ministère Bratiano, qu'elle sent trop indépendant, et d'empêcher le rapprochement roumano-russe dont témoignent le voyage à Pétersbourg de M. Filipescu et divers autres symptômes. Elle a commencé une campagne d'interprétation tendancieuse contre les passages du récent discours de M. Sazonoff qui parlent de la Roumanie; mais ces calomnies se heurtent à l'indifférence générale.

M. Filipescu est arrivé à Pétersbourg avec le tsar et le général Kouropatkine; il a fait à un édacteur des *Birjevia Viedomosti* les déclarations suivantes:

« Le moment est tel que les intérêts politiques doivent avoir le dessus sur la curiosité publique, même si elle est légitime.

« Je me bornerai donc à vous dire que la situation de la Roumanie est excellente. »

Un remaniement du cabinet Bratiano est possible dès le retour de Russie de M. Filipescu; celui-ci et M. Take Jonesco entreraient dans le ministère.



M. Filipescu

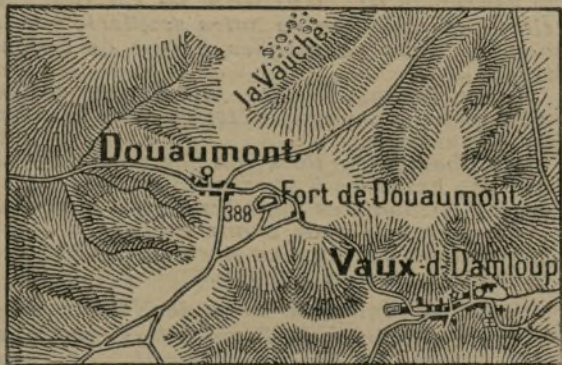
LA BATAILLE DEVANT VERDUN

Une seconde attaque n'aurait pas les mêmes chances de succès que la première.

Si les Allemands se décident à reprendre leur attaque contre le secteur nord de la défense de Verdun, il ne leur suffira pas de ramener des troupes fraîches. Il faut qu'ils déplacent leur artillerie.

En effet, l'expérience a montré que le tir de l'artillerie contre un but aussi difficile à repérer qu'un réseau de tranchées n'est efficace qu'à courte distance. Or, le déplacement de l'artillerie est une opération des plus laborieuses. Il faut pour les pièces lourdes des chaussées solides et, autant que possible, des voies ferrées. Pour tous les calibres, des abris sont nécessaires, ainsi que des postes d'observation bien dissimulés, faute de quoi la batterie est bientôt réduite au silence.

Les Allemands ont pu exécuter ces travaux à loisir, pendant les deux mois qu'ils ont mis à préparer leur offensive, parce qu'ils se faisaient en arrière de leurs lignes. Mais aujourd'hui il leur faut se hâter, sous peine de voir nos contre-offensives se développer et annuler



le bénéfice de la première opération. Ils ont à traverser cette fois un terrain bouleversé par le tir des deux artilleries, détrempé par les pluies récentes et, de plus, entièrement découvert, puisqu'on rapporte que le bombardement n'a laissé debout ni un arbre ni un pan de mur. Leurs équipes de travailleurs seront exposées continuellement à notre feu.

Ce feu viendra non seulement des positions que nous occupons dans le secteur attaqué, entre la côte du Poivre et le plateau de Douaumont, mais de nos positions de la rive gauche de la Meuse, qui flanquent le terrain gagné par l'ennemi jusqu'à la hauteur de Samogneux. Le tir qu'il nous a été possible de diriger sur ce village dans la journée du 29 février et qui a empêché un bataillon ennemi d'en sortir est à ce sujet un indice très significatif.

Que l'ennemi essaye cependant d'amener son artillerie, c'est ce que semblent indiquer d'une part l'inaction de plus en plus marquée de cette artillerie, dans le secteur si violemment bombardé les jours précédents; d'autre part, les tirs violents qui ont été dirigés contre nos positions de la rive gauche de la Meuse, notamment sur la colline du Mort-Homme, au sud de Béthincourt, et sur la côte de l'Oie, qui fait face à la Meuse à l'ouest de Régneville. Il est manifeste que ce saillant gêne considérablement l'ennemi et qu'il voudrait bien l'abattre. Pour y parvenir, il lui faudrait un effort au moins égal à celui qu'il vient de développer.

Quant au village de Champneuville et à la côte du Talon, qui le sépare de la côte du Poivre, ce sont là deux positions intenable pour l'ennemi, parce qu'elles sont prises non seulement de flanc, mais à revers par nos feux.

Il résulte de cette circonstance que si l'ennemi réussit, non sans grandes peines ni sans lourdes pertes, à déplacer son artillerie, il ne pourra que la disposer sur une ligne parallèle à nos positions. Ses feux ne convergeront pas; or, c'est cette convergence contre le saillant dessiné par notre ligne primitive en avant de Beaumont qui a fait tout le succès de la première attaque.

Jean Villars.

Un épisode de la bataille de Verdun: le fort de Douaumont

C'est avec un grand et légitime soulagement que nous avons appris, le 27 février au soir, que la position du fort de Douaumont, un instant envahie par l'ennemi, avait été atteinte et dépassée par une contre-attaque de nos héroïques soldats.

Les Allemands ont beaucoup varié sur cet épisode. Ils ont commencé par annoncer qu'un de

leurs régiments avait pris le fort d'assaut, puis, en termes plus vagues, que le village et ses ouvrages de défense étaient en leur possession, enfin que leur artillerie avait pulvérisé le fort.

De ces trois versions différentes, aucune n'est conforme à la vérité! Le village est si bien à nous que toutes les attaques allemandes, depuis la journée du 27, sont venues s'y briser. Quant au fort, il n'a été ni pris d'assaut, ni détruit par les obus de l'ennemi. Quand il s'est trouvé engagé dans la ligne de bataille, notre commandement a pris les précautions nécessaires pour qu'il ne pût servir ni de point d'appui ni d'abri à l'adversaire. Depuis longtemps d'ailleurs la grosse artillerie avait été presque totalement retirée du fort et placée en des points moins aisés à repérer.

Au cours de la bataille de samedi dernier, une des fluctuations inévitables dans un engagement de cette importance a permis, non pas à un régiment ennemi de donner l'assaut au fort, mais à quelques fractions de ce régiment de se glisser dans ce qui restait de son enceinte. Depuis notre contre-attaque, ils sont débordés de part et d'autre, donc cernés en fait, bien qu'il ne faille pas s'imaginer que nos soldats font le cercle autour d'eux. Cette disposition aurait l'inconvénient assurément grave que sur une moitié de cette circonférence nous tournerions le dos aux lignes de l'ennemi; elle serait de plus parfaitement inutile. En effet, les étroits interstices par où les soldats allemands ainsi aventurés pourraient communiquer avec le gros de leurs forces leur sont rendus impraticables par notre feu, qui les empêche aussi de se livrer à aucun travail de retranchement.

Telle est la situation. Le fort n'a par lui-même aucune valeur dans les conditions actuelles. Ce qui importe, c'est l'ensemble de la position où il se trouve placé, vers l'extrémité orientale du plateau qui porte en son centre le village de Douaumont. Cette position est à nous, et les plus furieux efforts de l'ennemi n'ont pu nous en déloger. — J. V.

MOUNET-SULLY

Un soir de mai 1872, un jeune homme montait dans la loge de Bressant, à la Comédie-Française: c'était un de ses anciens élèves au Conservatoire qui venait lui faire ses adieux avant de retourner dans sa province. Sorti de l'école en 1868 avec un 1^{er} accessit de tragédie et un 2^e prix de comédie, après un séjour de vingt-deux mois à l'Odéon sans qu'il ait pu attirer l'attention du public et de la critique, malgré quelques petits succès aux matinées Bolland; âgé maintenant de trente et un ans, il n'espérait plus et renonçait à la lutte. « Ne partez pas encore, lui dit Bressant, Perrin cherche un tragédien. Je vous présenterai demain à notre administrateur. » Perrin vit le protégé de Bressant; séduit par son superbe physique et sa voix aux chaudes et souples sonorités, il l'invita à passer une audition, aussitôt suivie d'un engagement. Le jeudi 4 juillet 1872, Mounet-Sully débutait à la Comédie-Française dans Oreste. L'accueil fut triomphal. « C'est un des spectacles les plus intéressants où il m'ait été donné d'assister », écrivait Sarcely dans son



M. Mounet-Sully
Officier de mobiles
en 1870

feuilleton du lundi 8 juillet. Tout Paris ratifiait l'opinion du critique du *Temps*, et une série de vingt-cinq représentations d'*Andromaque* (dont dix pendant le mois de juillet) témoigne de l'impression produite sur le public de la Maison par son nouveau pensionnaire.

Ma fortune va prendre une face nouvelle, s'écrie Oreste. Mirage décevant pour le fils d'Agamemnon, cela devenait une vivante réalité chez son fougueux interprète. Moins d'un an et demi après son début, Mounet-Sully parvenait au sociétariat. La Comédie possédait un grand tragédien. Le nom de Mounet-Sully célèbre dès 1872, était illustre en

La carrière de Mounet-Sully à la Comédie-Française aura duré quarante-trois ans; elle tient, entière, entre les deux guerres : 4 juillet 1872-31 juillet 1915, et son éclat se trouve rehaussé par la qualité des œuvres dont il fut le protagoniste.

Il joua un nombre de rôles relativement restreint et compte fort peu de créations: Jean de Thommeray, Gérard, de la Fille de Roland; Gérard, de l'Etrangère; Jastapor, de Rome vaincue; Garin; Alain Chartier; Strada, de Par le Glaive; l'Arétin, du Fils de l'Arétin; Lother, de Frédégonde; le prince Grégoire, du Réveil; Syphax, de Sophonisbe; Duncan, de Macbeth. Il interpréta quelques rôles de comédie: l'abbé, de l'Aventurière; M. de Chavigny, de Un Caprice; le poète de la Nuit de Mai et celui de la Nuit d'Octobre. Il joua Ryssoor, de Patrie, et Saint-Négrime, de Henri III et sa cour. La plupart de ses rôles lui valurent de vifs succès, notamment Gérard, de la Fille de Roland; mais ses titres de grande et solide gloire, il faut les chercher dans ses interprétations des classiques de Victor Hugo, de Shakespeare et du théâtre antique.

Mounet-Sully a réalisé cette « union sacrée » que l'on eût déclarée irréalisable au milieu du siècle dernier; il a fait acclamer, confondus dans la même admiration, classiques et romantiques. Il a accompli ce prodige de se montrer aussi parfait, aussi puissant, aussi éloquent, aussi pittoresque, aussi lyrique et aussi vivant surtout, dans Oreste, Néron, Xipharès, Achille, et Joad, et dans Ruy Blas, Hernani, Didier, Saint-Vallier et Job; il a atteint au sublime aussi bien sous les traits de Rodrigue, d'Horace et de Polyeucte, que sous la figure d'Hamlet et d'Othello. N'avait-il pas, en 1874, en quelque sorte amalgamé l'art classique et romantique dans sa saisissante interprétation de l'Orosmane, de Zaire? Et quelle vérité parée d'une grandeur divine, embellissant son Jupiter d'Amphitryon!

Quant à son succès dans le théâtre antique, je le prouve aujourd'hui à l'aide de simples chiffres: *Edipe roi* avait été créé à la Comédie-Française par un grand comédien, Geoffroy, le 18 septembre 1858. La tragédie de Sophocle resta au répertoire jusqu'en 1861, fournissant un total de vingt-six représentations. Elle s'y reparut que le 9 août 1881 avec Mounet-Sully. La représentation du 25 avril 1915, la dernière rue de Richelieu, était la trois-centième à la Comédie. Ainsi Mounet-Sully a joué *Edipe* deux cent soixante-quatorze fois à la Comédie-Française! Et je ne parle pas des représentations en province et à l'étranger; je laisse de côté les matinées au Trocadéro et celle qui eut lieu le dimanche 13 juillet 1915 dans la cour de la Sorbonne, la dernière, hélas! où il nous fut permis de le fêter dans ce rôle dont il avait fait sa chose et que nul n'osera reprendre tant que le souvenir de Mounet-Sully ne sera pas au moins légèrement, doucement estompé dans les esprits et dans les cœurs.

Je ne puis aujourd'hui m'étendre sur les qualités qui ont fait de Mounet-Sully un des plus grands artistes dont s'enorgueillit la Maison. Il joignait à un merveilleux instinct du théâtre, une pensée toujours éveillée, toujours jeune, toujours saine, et une âme ardente, jamais, jamais lassée, véritable foyer dont la flamme pure réchauffait autant qu'elle éclairait l'œuvre entière que l'artiste interprétait à la manière d'un peintre interprétant, lui aussi, avec ses couleurs et ses pinceaux, la nature elle-même. Il avait compris que l'art du comédien exige de l'acteur à la fois l'analyse et la synthèse du personnage qu'il veut faire revivre; analyse dans l'étude du caractère, des passions, des sentiments; synthèse dans l'exécution qui ne doit présenter aux spectateurs que les valeurs caractérisant bien l'œuvre du dramaturge.

Si vous voulez avoir rapidement la vision très nette de la souplesse et de la vigueur du talent de Mounet-Sully, comparez son Joad et son Polyeucte; rappelez-vous comme il a su dans l'incarnation de ces deux croyants animés d'une même foi, marquer combien la venue du Christ avait purifié les âmes! Mounet-Sully était aussi inspiré dans le juif fanatique qui tue que dans le chrétien fervent qui s'immole, et bouleversant les ridicules classifications le tragédien n'hésitait pas à mettre en pleine lumière la douceur de Corneille et la férocité de Racine!

La longue histoire de la Maison renferme des gloires nombreuses; mais deux noms dépassèrent les autres de beaucoup dans l'art de la tragédie: LEKAIN et TALMA. Désormais, le triptyque est complet, car on peut y inscrire: MOUNET-SULLY.

Emile Mas.

Mounet-Sully a succombé la nuit dernière à la maladie qui le tenait alité depuis plusieurs jours. Au commencement de la semaine, ses nombreux amis s'étaient réjouis d'une amélioration sensible de son état, et M. Paul Mounet, son frère, était aller jouer son rôle dans le *Duel*, sans se douter du deuil cruel qui allait l'atteindre si rapidement.

Mounet-Sully a rendu le dernier soupir entre les bras de M. et Mme André de Lorges, qui, avec M. Paul Mounet, ne quittaient pas son chevet.

M. Poincaré s'est immédiatement fait inscrire sur le registre déposé à la maison mortuaire.

Mort de l'historien Balzani

M. Balzani, l'un des plus savants historiens d'Italie, vient de mourir à Rome, à l'âge de soixante-huit ans.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 2 Mars (578^e jour de la guerre).

QUINZE HEURES. — En Artois, à l'est du chemin de Neuville à la Folie, nous avons fait sauter une mine sous un ancien entonnoir qu'occupait l'ennemi. Nous nous sommes emparés du nouvel entonnoir.

Dans la région de Verdun, l'ennemi a bombardé violemment au cours de la nuit le « Mort-Homme » et la côte de l'Oie (entre Malancourt et Forges), ainsi que les principaux passages de la Meuse. Peu d'activité de l'artillerie à l'est de la Meuse.

En Woëvre, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi a dirigé hier en fin de journée une vive attaque sur nos positions de Fresnes. Il a été rejeté aussitôt par notre contre-attaque des quelques éléments où il avait pu pénétrer.

En Lorraine, un bombardement de plusieurs heures sur la ferme Sainte-Marie, à l'ouest de Bezange, a été suivi d'une attaque ennemie qui a complètement échoué.

En Alsace, quelques tentatives dirigées par de fortes patrouilles allemandes sur nos petits postes dans la vallée de la Lauch ont été repoussées à la grenade.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, tirs de destruction de notre artillerie sur les organisations allemandes à l'est de Steens-tracte.

Entre Somme et Oise, un ouvrage ennemi a été détruit par nos batteries dans la région de Beuvraignes.

En Champagne un avion allemand canoné par nos batteries à proximité de Suippes est tombé en flammes dans les lignes ennemies.

An Argonne nous avons exécuté des concentrations de feux au nord de La Harazée et sur les bois de Cheppy.

Dans la région du nord de Verdun et en Woëvre l'activité de l'artillerie ennemie, un peu ralentie les jours précédents, s'est considérablement accrue au cours de la journée sur tout l'ensemble du front et principalement sur le « Mort-Homme », la côte du Poivre et la région de Douaumont. Sur ce dernier point le bombardement a été suivi de plusieurs attaques d'infanterie d'une extrême violence. Cette série d'attaques a été refoulée par nos troupes, dont les feux ont décimé les rangs ennemis. Nos batteries ont riposté partout énergiquement au bombardement et canoné les voies de communications de l'adversaire.

Au nord-est de Saint-Mihiel nos pièces à longue portée ont bombardé la gare de Vigneulles; aux dires de nos observateurs, deux incendies se sont déclarés, plusieurs trains ont été atteints et une locomotive a fait explosion.

En Haute-Alsace grande activité des deux artilleries dans le secteur de Seppois.

LA GUERRE AERIENNE

La nuit dernière une de nos escadrilles de bombardement a lancé quarante-quatre obus de tous calibres sur la gare de Châmbley qui paraît avoir subi d'importants dégâts. Malgré une vive canonnade nos avions sont rentrés indemnes dans nos lignes.

Dans la journée nos avions ont également jeté quarante obus sur la gare de Bendorf et neuf projectiles sur les établissements ennemis d'Avricourt.

Le nouveau commandant de la division navale d'Orient



Le contre-amiral Salm est nommé au commandement de la

division navale du corps expéditionnaire d'Orient.

Le capitaine de vaisseau Mercier de Lostende est nommé attaché naval près de l'ambassade de France à Londres.

Le lieutenant de vaisseau Willm est nommé au commande-

ment du torpilleur Pique

Le Congrès des États-Unis se prononcera sur les prétentions allemandes

Le comte Bernstorff n'a pas livré à la publicité le texte exact du memorandum remis par ses soins à M. Lansing; c'est une précaution qui lui permettra de désavouer toutes les indiscretions que lui-même a dirigées. Le ministre américain des Affaires étrangères, qui est la correction même, déclare avec une extrême vigueur qu'il n'a jamais rien communiqué à quiconque sur le memorandum allemand, donc que « ce qu'on a pu dire des intentions de son département est dénué de tout caractère officiel ». On n'a pas oublié ce qu'insinuait le comte Bernstorff: il y aurait accord de principe entre le texte allemand et les idées du gouvernement américain. Voilà faite la lumière sur ce mensonge.

Aujourd'hui le président Wilson intervient par une nouvelle démarche qui va singulièrement aggraver les difficultés où se débat l'ambassadeur allemand; les dépêches qui annoncent comme imminente une demande adressée à Berlin pour le rappel de celui-ci, ne font que traduire en une formule concrète la réalité de cette situation: le comte Bernstorff n'a peut-être pas encore été l'objet de cette démarche suprême de défiance; mais on ne lui cache pas qu'il est chaque jour plus indésirable; il lui reste la ressource de ne point s'en apercevoir.

Depuis plusieurs semaines, l'opinion américaine est tout à fait hostile aux prétentions et aux intrigues allemandes; mais les meneurs de Berlin et leurs correspondants des États-Unis ont réussi à s'assurer des collaborateurs, plus ou moins conscients, parmi des pacifistes des deux Chambres. Ces braves gens, dont nous ne soupçonnons ni le désintéressement, ni la bonne foi, s'inquiètent du danger que courront leurs concitoyens s'ils prennent passage sur des bâtiments exposés aux attaques sous-marines allemandes; ils voudraient leur faire conseiller de s'abstenir, et ce, par une délibération du Parlement.

Or, le président, sûr de la grande majorité de l'opinion, appuyé sur les groupes républicains du Congrès et sur une bonne partie des démocrates, va faire front contre l'offensive germanique devant le Congrès lui-même; c'est un acte à la fois de courage et d'habileté. Il a écrit aux présidents des deux Chambres pour les prier de fixer la procédure par laquelle ces assemblées pourront être saisies; il veut un débat où soit discutée à fond la prétention des Allemands de couler sans avertissement les navires marchands armés, ou prétendus tels.

A la question ainsi posée il est bien probable que le Parlement répondra dans le sens que le vœu public lui trace: les Allemands se sont absolument trompés s'ils ont cru qu'en pays démocratique, comme les États-Unis, ils réussiraient à brimer l'opinion en associant quelques notables à leur cause; ils n'ont pas adapté leur propagande à ces milieux très particuliers; du jour où ils se heurtent à des réponses fermes, leur désarroi est évident.

La condamnation qui menace leur politique tracassière et sournoise va prendre, ces jours prochains, la valeur d'un verdict national des États-Unis. S'il préfère éviter cette disgrâce, le comte Bernstorff va peut-être céder au dernier moment, ou du moins écrire qu'il cède; gageons que déjà le président Wilson et M. Lansing, très calmes, attendent son prochain papier.

Louis Bacqué.

Le président de la République à Verdun

Le président de la République, ayant quitté Paris mardi soir, s'est rendu mercredi matin, près de Revigny, à la station d'auto-canon qui a abattu le zeppelin. Il a complimenté les officiers, les sous-officiers et les hommes pour leur présence d'esprit, leur sang-froid et leur adresse. Il a remis la médaille militaire à l'adjudant Grameling et la Croix de guerre à plusieurs canonniers servants. Il leur a, en outre, laissé des montres à titre de souvenir personnel.

De Revigny, le président est parti pour Verdun et pour la région fortifiée qui entoure cette ville. Il a été reçu au quartier général de l'armée de Verdun par le général Joffre et par le général Pétain.

Accompagné du général en chef, il est ensuite allé visiter les corps d'armée qui opèrent sur les deux rives au nord de Verdun. Il a prié les commandants de ces corps d'exprimer aux officiers et aux troupes combattantes les félicitations émanées et les chaleureux encouragements qu'il avait tenu à leur apporter au nom du pays.

Le président est rentré hier matin à Paris pour présider le conseil des ministres, pendant que le général en chef retournait au grand quartier général.

DERNIÈRE HEURE

L'offensive contre Verdun a coûté aux Allemands plus de 150.000 hommes

L'opinion du colonel Repington

LONDRES. — Le colonel Repington écrit dans le *Times* que l'opinion prévaut, en Allemagne, que nous nous sommes engagés dans une lutte à mort et que nous allons ainsi, sur terre comme sur mer, au devant des désirs de nos ennemis.

L'espoir des Allemands est évidemment d'attirer sur le front ouest le plus grand nombre des réserves alliées et d'en détruire la plus grande partie. L'action actuellement engagée vise vraisemblablement l'accomplissement de ce désir.

Toutefois, les Français paraissent avoir réuni autour de Verdun des réserves suffisantes pour résister, et leur contre-attaque avec un corps d'armée à Douaumont, admirablement dirigée et en temps opportun, a été exactement celle que réclamait la situation.

Il n'existe aucun indice que le général Joffre ait, jusqu'à maintenant tout au moins, fait des prélèvements importants sur ses principales réserves et même qu'il les ait déplacées.

Tant que les Allemands n'auront pas complètement montré leur jeu, il ne paraît pas que le moment soit venu pour le général Joffre d'opérer de vastes mouvements de troupes.

Si l'on considère la situation actuelle des Allemands, on est conduit à penser qu'ils ont conçu un plan plus vaste que celui dont Verdun paraît être l'objectif; nous devons, par conséquent, nous préparer à une nouvelle et prochaine offensive.

Dans le même article, le colonel Repington dit que les progrès allemands ont été payés d'un sacrifice de 150.000 hommes environ et il ajoute :

« Il est des gens qui ont pu s'étonner de ce que les Anglais n'aient prononcé aucune attaque sur leur front et qu'il n'y ait rien eu sur le front de Belgique qui correspondît à l'offensive allemande vers Verdun. L'heure de tout cela viendra. Le général Joffre a entre les mains les éléments de la victoire. »

Le kaiser est reparti !...

De Rotterdam, on télégraphie au *Daily Mail* que le kaiser, déçu dans ses espoirs, a quitté le front de Verdun, regagnant l'Allemagne.

Cependant, alors que l'empereur s'éloigne, la presse allemande essaye de tirer profit des attaques contre Verdun. D'autre part, l'état-major du kaiser conduit les journalistes, les photographes, les opérateurs de cinémas et les poètes aux bons endroits.

Malgré toute cette propagande, l'enthousiasme a disparu à Berlin.

Les Allemands attendraient des renforts

LONDRES. — On télégraphie de Genève au *Daily Chronicle* :

« J'apprends de Mayence que plusieurs généraux allemands sont d'avis de renoncer à l'offensive contre Verdun, mais que néanmoins le général Falkenhayn, ministre de la Guerre, continue à envoyer des renforts dans cette région. »

La "victoire" de Verdun fait baisser le mark

GENÈVE. — La répercussion financière des « assauts irrésistibles » livrés par les Brandebourgeois à Verdun est médiocre sur les neutres. Elle est même plutôt fâcheuse, à en juger par la Bourse de Genève, où le mark n'a pas baissé de moins de 0,80 dans une seule séance aujourd'hui.

Le mark qui, vendredi dernier, avant l'assaut « irrésistible », était coté 94,95, ne vaut plus ce soir que 93,75.

Une de nos escadrilles aériennes a réussi huit bombardements nocturnes en moins de deux mois

Celle de nos escadrilles qui a lancé 44 obus sur la gare de Chambley dans la nuit du 1^{er} au 2 mars a, depuis le 16 décembre dernier, bombardé cinq fois la gare de Metz-Sablon, deux fois la gare de Chambley, une fois la gare d'Arnaville, ce qui porte à huit le nombre des bombardements de nuit effectués par cette escadrille dans ce laps de temps.

Mort de la reine douairière de Roumanie

La reine douairière Elisabeth de Roumanie, en littérature Carmen Sylva, est morte hier à Bucarest d'une affection pulmonaire.

SUR LA ROUTE DE BITLIS les Russes occupent Kamakh

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction d'Erzindjan, les Turcs continuent leur retraite.

Notre cavalerie a trouvé quatre canons abandonnés par les Turcs.

Dans la direction de Bitlis, sous la poussée de nos troupes, l'ennemi continue sa retraite.

Nous avons occupé Kamakh et le couvent de Marekavank, à 10 verstes au nord-est de Bitlis.

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région du lac Kanger, les Allemands ont bombardé les villages de Lapiemesh et de Bigauntzem avec des pièces d'artillerie de marine.

Sur la Dvina, entre Illust et Elisenhof, l'ennemi a jeté, du haut d'aéroplanes, plusieurs bombes.

Près de Drinsk, les Allemands ont bombardé avec des mines de quatre pounds nos lignes près d'Illust et dans la région du chemin de fer de Poneviege.

L'artillerie a développé son action efficace contre Novo Alexandrevsk et la gare de Tourmont.

En Galicie, sur le front de la Strypa moyenne, les Allemands ont tenté à deux reprises d'approcher de nos retranchements, mais ils ont été chaque fois repoussés par notre feu.

La population civile évacuée Trébizonde

PÉTROGRAD. — On annonce que la population civile de Trébizonde a commencé à évacuer la ville.

Sur le front de l'Isonzo, les Italiens harcèlent l'ennemi

ROME. — Commandement suprême :

Une petite attaque ennemie près de Martor (Val Sugana) a été repoussée. Notre artillerie de gros calibre a bombardé avec succès la gare du chemin de fer de Toblach.

Sur tout le front de l'Isonzo, le mauvais temps a continué avec des chutes de neige dans les zones les plus élevées; cependant nos patrouilles ont été particulièrement actives et ont harcelé l'ennemi dans ses tranchées par leur fusillade et des lancements de bombes à main.

L'artillerie a pu battre d'importants objectifs, parmi lesquels la gare de Santa-Lucia (Tolmino).

Une de nos batteries s'étant portée hardiment dans une position favorable, a ouvert tout à coup le feu de ses canons et a battu efficacement les baraquements et les abris derrière le Podgora.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

LONDRES. — Communiqué britannique du front occidental :

Ce matin, nous avons attaqué et repris les tranchées de Bluff, sur le canal d'Ypres-Commines, que nous avions perdues le 14 février. En outre, nos troupes se sont emparées d'un petit saillant du front allemand. Une contre-attaque, déclenchée par l'ennemi quelques heures plus tard, a été repoussée.

Des galeries de mines allemandes ont été détruites dans les tranchées capturées.

Nous avons fait 230 prisonniers, y compris 4 officiers.

Il y a eu grande activité d'artillerie réciproque aujourd'hui de Vierstraat à Boesinghe.

Lord Derby se plaint qu'il y ait trop d'exemptés en Angleterre

LONDRES. — Lord Derby attire l'attention de la Chambre des lords sur le nombre excessif des exemptions du service militaire, et il déclare qu'aucun célibataire de moins de trente et un ans ne devrait être exempté.

L'Australie offre à l'Angleterre une escadrille aérienne

On lit dans le *Morning Post* :

« Le ministère de la Guerre britannique a accepté l'offre faite par la Fédération australienne d'une escadrille aérienne. Comprenant 28 officiers et 186 hommes, l'escadrille a déjà été organisée en Australie, sous le commandement du colonel Reynolds. »

L'Allemagne est écrasée sous le poids de nouveaux impôts

BERNE. — Les contribuables allemands perdent un peu la tête au milieu des impôts de toute sorte qu'on leur annonce. Ils souhaiteraient savoir plus exactement à quelle sauce ils seront mangés.

« Beaucoup de nos lecteurs nous signalent, écrit la *Deutsche Tages Zeitung* du 29, qu'ils ne se rendent pas bien compte du sens du mot « impôt de guerre ». Impôt de guerre, contribution de guerre, impôt sur les bénéfices de guerre, impôt sur l'accroissement des fortunes, il ne serait peut-être pas mauvais de préciser encore une fois et de délimiter la portée de ces termes. Il n'y a pas d'impôt de guerre en Allemagne; cette expression a été employée souvent au lieu de « contribution de guerre ». La contribution de guerre est une contribution extraordinaire, levée une seule fois, dont le dernier terme est échu le 15 février dernier et qui est, par conséquent, un fait accompli. »

La *Gazette de Francfort* et la presse socialiste demandent qu'elle soit levée une seconde fois, mais il n'y a pas lieu d'attendre que le Reichstag et le Bundesrat s'y montrent disposés.

A côté de cet impôt intervient l'impôt sur les bénéfices de guerre, qui est, à l'heure actuelle, voté par le Bundesrat et qui va être soumis au Reichstag. On ne sait pas quand cet impôt entrera en vigueur.

BERNE. — Le *Vorwärts* publie un article qui combat très vivement le nouvel impôt sur le tabac qui fait partie du projet soumis au Reichstag par M. Helfferich.

« On ne pouvait mieux choisir le moment, dit le *Vorwärts*, pour mener une industrie à l'abîme ! »

On sait que les ouvriers des tabacs ont déjà énergiquement protesté contre ce nouvel impôt.

Le plan allemand en Albanie

Le correspondant à Budapest du *Morning Post* mande à ce journal :

« Les opérations dans l'Albanie septentrionale constituent le thème principal des discussions dans la presse, et les critiques militaires attribuent une grande importance à l'occupation de Kavaja par les troupes austro-hongroises. On prétend que la ville, qui contient environ mille maisons bien bâties, est importante parce qu'elle est le centre de la région la plus productive du pays. Au point de vue stratégique, on la regarde aussi comme importante, car, par son occupation, on a pu former le cercle autour de Durazzo. Néanmoins, on s'attend maintenant à ce que les véritables combats en Albanie se livrent à propos de Valona, qui a été transformé par les Italiens en un second Salonique. L'Albanie méridionale est maintenant l'objectif des Autrichiens. Ces opérations seront menées de concert avec les forces bulgares qui sont déjà entrées à Elbassan et seraient aussi à Bérat, à l'extrémité sud-ouest de l'Albanie. L'objectif des Autrichiens est de s'emparer de Valona pour séparer les forces italiennes et serbes à Corfou des troupes de l'Entente à Salonique. Mais on ne voit pas bien comment pourrait être effectué l'isolement des forces à Corfou car si elles étaient serrées de trop près, les troupes serbes pourraient être transportées à Salonique par mer ou par la Grèce. Toutefois, le désir des Autrichiens est d'occuper les rives de l'Adriatique jusqu'à la frontière grecque et d'exclure ainsi toute complication en Albanie. Ceci s'accorde avec l'antagonisme politique à l'égard de l'Italie, car plus les intérêts italiens seront menacés et plus grand sera le nombre des gages territoriaux possédés, plus il sera facile de régler le conflit austro-italien en faveur de l'Autriche. »

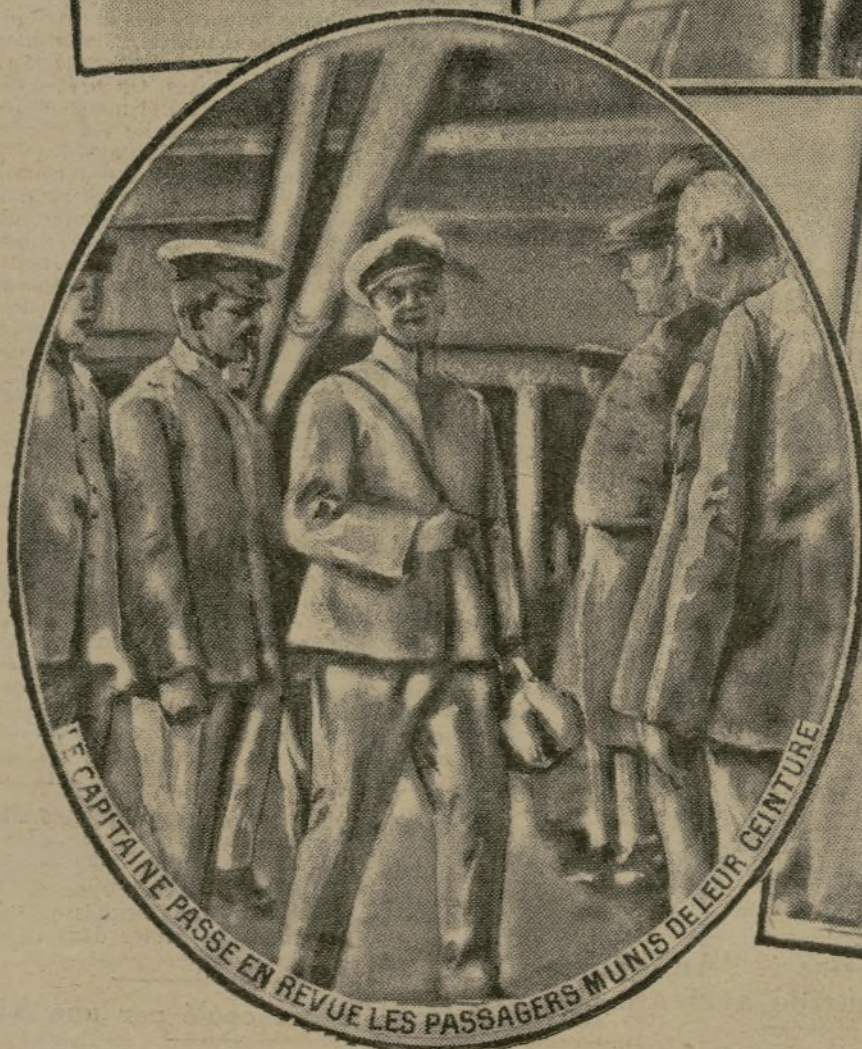
La guerre sous-marine dans la mer du Nord

LONDRES. — Une dépêche du *Lloyd* annonce que les équipages des sloop anglais *Trevose*, *Trygon*, *Reliance* et *Harold* ont été débarqués à Lowestoft. Ces bateaux auraient été coulés dans la mer du Nord.

Un caboteur coulé par une mine

LA ROCHELLE. — Le vapeur *Lakmé*, jaugeant 4.200 tonnes, de Dunkerque, a quitté La Pallice le mardi 29 février, à midi, avec un chargement de cailloux; le même jour, à 6 heures du soir, il a coulé à 6 milles au nord-ouest de l'île d'Yeu. On croit qu'il a heurté une mine. Il y a eu six victimes sur des vingt-deux hommes de l'équipage.

Puisque les Allemands veulent continuer leurs crimes...



C'est le 1^{er} mars que reprenait la guerre sous-marine intensive, menée par les Allemands au mépris de toutes les lois de la guerre. Avec un soin plus attentif que jamais, les passagers, à bord des navires en partance, sont munis des appareils de sauvetage qui doivent assurer leur salut, si quelque mine errante ou quelque torpille touche le bâtiment.

Mounet-Sully dans ses rôles les plus célèbres



La mort de Mounet-Sully a provoqué en France et à l'étranger une profonde émotion. La disparition de l'illustre tragédien enlève à la Comédie-Française un de ses plus nobles artistes, et un immense public a appris avec une sincère douleur que le grand Œdipe ne sera pas de ceux qui clameront les beaux vers par quoi sera célébrée la victoire.

(Phot. Bert, Reutlinger, Nadar.)

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le permissionnaire

(Ecrit sur le front.)

— Moi, quand j'irai en permission, avait déclaré Jean Mortal à ses camarades de tranchée, je me mettrai en civil...

Et il avait longuement disserté sur les joies pures qu'il éprouverait à redevenir, pour quelques jours, le Jean Mortal d'autrefois, qui avait le souci de la bonne tenue, et même quelques prétentions à l'élégance.

Les camarades l'écoutaient sans bien comprendre, vaguement étonnés qu'un « poilu » attachât tant d'importance à une chose aussi mesquine, mais se gardaient bien de le contredire, car il était Parisien et beau parleur. Avant la guerre, il était employé dans un grand magasin, au rayon des cravates, et sa profession lui avait donné le goût de la correction dans les manières et dans le langage. Il lui arrivait parfois, à présent, de rougir de lui-même, parce qu'il usait de l'argot des tranchées, et parce qu'il était cuirassé de boue, mal débarbouillé et pas du tout rasé...

Comme un de ses interlocuteurs objectait qu'étant en civil on pourrait le prendre pour un embusqué, il se fâcha tout rouge et ne cacha point sa façon de penser à cet égard. Il se moquait bien de l'opinion des gens, et n'allait pas, pour une misérable question d'amour-propre, se résoudre à exhiber dans Paris une « défroque malpropre ». En parlant ainsi, il considérait avec mépris ses énormes brodequins boueux, sa culotte en accordéon, sa capote décolorée, froissée, effilochée, et d'ailleurs, suivant sa propre expression, « bâtie comme par un tailleur de pierres ». Et il ricanait, en tournant dans ses mains son casque tout bosselé, tout éraillé, et qui lui donnait l'air, prétendait-il, d'un « pompier qui aurait eu des malheurs »...

Advint enfin la bienheureuse permission. Dès le lendemain de son arrivée à Paris, Mortal mit à exécution le projet si longtemps caressé. Baigné, rasé, parfumé, cajamistré, il enfila, avec une rare volupté, une chemise blanche, un faux col impeccablement glacé, d'éblouissantes bottines vernies et le plus irrésistible de ses complets. Il s'attarda tout spécialement au choix de la cravate, dans son abondante collection. Quand on est « de la partie », n'est-ce pas, il convient de se distinguer. Finalement, il se décida pour une soie moirée, aux couleurs changeantes, qui eût fait le désespoir d'un peintre. Puis il contempla son image dans une glace et sourit béatement. Ayant coiffé un feutre conquérant, il sortit.

Ivre de joie et de liberté, il allait, sur le boulevard, la canne haute, la cigarette aux lèvres, l'œil brillant. Comme il croisait un officier, il ébaucha, par la force de l'habitude, le geste de saluer, et cela le fit rire tout seul.

Pour bien affirmer son indépendance, il entra dans un café et, bien qu'il fût à peine dix heures, se fit servir un apéritif. Et il se prit à songer à la bonne journée qu'il allait passer. D'abord, il déjeunerait chez sa fiancée, une charmante Parisienne, dont le sourire était parfois moqueur, mais les yeux si tendres !... Les parents de la jeune fille, notables commerçants, aimaient beaucoup Jean, et l'on était d'accord pour célébrer le mariage aussitôt après la guerre.

« Comme elle sera contente, la chère mignonne, pensa-t-il, de me voir tel qu'elle m'a connu, et non sous les apparences d'un soldat grossier, tout maculé encore de la boue des tranchées. »

Exalté par cette idée et un peu grisé par l'apéritif inaccoutumé et trop matinal, il se hâta de payer, laissa un pourboire exagéré, puis se dirigea vers le plus proche métro. Il prit une « première », naturellement. On ne monte pas en seconde quand on est si élégamment vêtu !

Dès que Mortal fut assis, le regard de son vis-à-vis le gêna. C'était, ce vis-à-vis, un monsieur âgé, décoré de la médaille de 1870, et Jean s'imagina que ce vieux brave le fixait avec une insistance peu indulgente. Pour faire diversion, il considéra la dame qui était à côté du vieux brave. Elle était en grand deuil et son visage était triste et austère. Les yeux de Jean ayant rencontré les siens, ceux-ci se firent méprisants. Et voici que le triomphant permissionnaire en civil se sentit envahi par un malaise. Il éprouva le besoin de se justifier, de déclarer qu'il n'était pas un embusqué, en dépit des apparences, de montrer son titre de permissionnaire. Mais il n'osa pas, et, pour échapper à l'obsession, se leva.

Il se trouva dès lors auprès d'un soldat blessé, qui portait le bras droit en écharpe et avait la croix de guerre. Ayant regardé le numéro de régiment du blessé, Mortal reconnut qu'il appartenait à la même brigade que lui, et l'interpella familièrement, par une allusion aux engagements auxquels avait participé cette brigade. Mais le soldat semblait gêné, ne répondait que par monosyllabes, et, par instants, glissait un regard vers l'écrêteau apposé à la vitre : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent. »

Pour le coup, Jean Mortal frémit de honte. On le prenait, maintenant, pour une « oreille ennemie » !...

Cependant, le blessé descendit à la station suivante, et, à sa place, monta un couple : une jeune femme frêle et mignonne, comme la fiancée de Jean, et un poilu authentique, vêtu de bleu horizon passé, et dûment casqué. La jeune femme considéra un instant l'élégant Mortal, et ses yeux devinrent durs, presque méchants, puis se reportèrent, avec une expression d'extase attendrie, vers le poilu authentique, dont elle serra le bras, et à l'oreille de qui elle prononça quelques paroles, parmi lesquelles Jean Mortal crut distinguer le mot tant redouté : « embusqué ».

Effaré, sans force pour supporter plus longtemps le dédain universel, Jean descendit au premier arrêt. Il resta quelques minutes, indécis, sur le quai.

A la réflexion, il n'était pas très sûr d'avoir été l'objet du mépris public, et il se disait que c'était peut-être là un tour de sa propre imagination. Mais il n'était plus très sûr non plus que sa fiancée serait si ravie qu'il l'avait pensé d'abord, de le voir en civil. Lui-même, au surplus, en avait déjà assez. Soudain, il regarda sa montre : onze heures, il avait le temps. Il sortit du souterrain, héla un taxi, se fit conduire chez lui et dépouilla rapidement l'irrésistible complet, l'ineffable cravate, les éblouissantes bottines. Puis il remit les gros brodequins, la culotte en accordéon, la capote décolorée, froissée, effilochée, coiffa le casque glorieusement bosselé, et se contemplant à nouveau dans la glace, avec une fatuité reconquise, murmura : « Après tout, je ne suis pas mal non plus comme cela. »

Et il repartit vers l'aimée, en faisant sonner sur l'asphalte ses souliers ferrés, et en regardant droit devant lui, fièrement, comme un vrai poilu, qui a l'habitude de voir le danger en face...

Léon Groc.

L'AFFAIRE DES COLONELS

APRÈS L'ARRÊT

GENÈVE. — Les journaux de Suisse romande sont unanimes à exprimer leur vif mécontentement de l'acquiescement des deux colonels.

La *Revue de Lausanne*, bien qu'elle touche de près le président de la Confédération, M. Decoppet, écrit :

« Ce résultat est pour nous une déception et en sera une pour l'opinion publique de la Suisse romande : jusqu'au bout, nous avions espéré qu'une peine serait prononcée et qu'on éviterait ainsi les conclusions fâcheuses et les conséquences graves d'un acquiescement. »

« Nous voulons espérer que le pays n'aura pas à souffrir des conséquences de ce verdict. »

« Le facteur principal de l'acquiescement est l'intervention du colonel de Sprecher ; à tort ou à raison, la déposition du colonel de Sprecher sera interprétée comme une presque approbation et chacun se demandera comment de Sprecher a ignoré si longtemps la manière d'agir des deux colonels et s'il avait le droit de l'ignorer. »

« Le chef d'état-major a développé devant le tribunal des droits de la neutralité destinés à justifier des actes généralement considérés comme répréhensibles ; on ne fera jamais croire que les droits de la neutralité puissent s'accorder avec les services rendus par les colonels aux attachés d'un des groupes de puissances sans qu'aucune démarche soit tentée par eux vis-à-vis des attachés de l'autre groupe pour les mettre sur le pied d'égalité et obtenir des renseignements aux prix dont ils les payaient ailleurs. »

NEUCHÂTEL. — L'acquiescement des colonels a causé à Neuchâtel une profonde émotion, spécialement dans les cercles politiques. Quelques sociétés ont arboré leur drapeau, ainsi que le drapeau fédéral, voilés de crêpe.

La nouvelle de l'acquiescement a produit une grande stupefaction et un vif mécontentement dans les milieux tessinois. Une manifestation a eu lieu sur la place de Lugano.

GENÈVE. — Le *Volksrecht*, journal socialiste de Zurich, écrit : « Les deux accusés ont été acquittés, mais beaucoup d'autres choses auraient dû être discutées qui ne laissent pas moins à désirer, notamment l'affaire Savoy et la fameuse circulaire du général qui ont causé une vive émotion qui subsiste encore aujourd'hui. »

TRIBUNAUX

Les biens des « indésirables »

Le procureur de la République de la Seine vient de désigner les commissaires de police pour recevoir les déclarations concernant les biens des sujets de puissances ennemies.

Les déclarants devront, dans un délai de quinze jours, se présenter au commissariat de leur quartier, où leur sera remis des imprimés qu'ils auront à remplir en même temps qu'un récépissé de leurs déclarations.

Toutes les déclarations faites en dehors des formes prescrites par le décret sont considérées comme nulles et non avenues.

Sont dispensés de toute déclaration les biens, de quelque nature qu'ils soient, actuellement sous séquestre par ordonnance individuelle du président du tribunal de la Seine.

Assassin condamné à mort

AUXERRE. — La cour d'assises a condamné à mort le nommé Bachot, qui assassina, en mars 1914, M. Guimard, maréchal de chevaux.

Mme veuve Guimard a obtenu 5.000 francs de dommages et intérêts.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Un complot à Madagascar

A l'instigation des Allemands, un complot avait été ourdi contre la France, à Madagascar. Deux cents arrestations furent opérées à Tananarive et dans les villes de l'Ile. Une commission rogatoire fut adressée au Parquet de la Seine pour entendre des Malgaches résidant à Paris. En vertu de l'article 1^{er} du code malgache de 1880, qui punit de mort tout attentat contre la sûreté de l'Etat, un mandat d'arrêt était joint, en Malgache étant accusés d'avoir fait partie d'une société secrète : « la Vivato sa Berana », qui entretenait des rapports avec les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares.

Le 10 février dernier, la Sûreté parisienne arrêtait à Paris, Sololo Ra Béthérana, médecin indigène. Interrogé par M. Call, doyen des juges d'instruction, en présence de ses avocats, M^{rs} Jacques Bonzon et Henri Maréchal, il a déclaré avoir connu l'existence de « la Vivato sa Berana », mais qu'il s'était refusé à en faire partie. Le magistrat instructeur entendra prochainement le médecin indigène Rajoafetra et le médecin auxiliaire Gey Parson, de famille anglaise, originaire de Madagascar.

Faits divers

Le frère du général Trochu tué par un tramway

NANTES. — M. Armand Trochu, frère du général Trochu, dont on sait le rôle en 1870-1871, vient de trouver la mort dans un accident de tramway.

M. Trochu, voulant traverser la voie publique, fut tamponné par un tramway et traîné sur un espace de deux mètres.

Bachot tente de s'évader

AUXERRE. — Bachot, l'assassin du marchand de chevaux Guimard, condamné à mort par la cour d'assises de l'Yonne, a tenté de s'évader lorsque la voiture cellulaire le ramenant du Palais est arrivée devant la prison. Ecartant brusquement le gendarme descendu devant lui, Bachot a pris la fuite vers les jardins voisins, où il est tombé dans le fossé de la route où le cocher et les gendarmes l'ont rejoint et s'en sont rendus maîtres.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Afin de donner toutes facilités au public pour souscription aux Bons de la Défense nationale pour leur renouvellement lorsqu'ils arrivent à échéance, le Trésor public vient de prendre une décision intéressante.

Les Bons souscrits étaient déjà délivrés — immédiatement — chez les trésoriers payeurs généraux et chez les receveurs des finances ; ils le seront maintenant aussi chez les percepteurs. Ainsi, dans un grand nombre de localités, il sera possible au public d'avoir, sans délai, des Bons de la Défense nationale contre des espèces ou des billets de banque.

Rappelons que la Banque de France remet, en suite, les Bons souscrits à ses guichets et que les petits épargnants peuvent recevoir également dans tous les bureaux de poste des coupures de 5 francs et de 20 francs de ces mêmes Bons.

POUR 0,50 RECEVREZ
Timbres Poste 1^{re} domicile

une pochette échantillon

8 GRAINS de VALS

pour deux semaines traitement
laxatif, dépuratif.

64. Boulevard Port-Royal, à PARIS

A LA CHAMBRE

Une "reprise" de la
"Question des loyers"

La question des loyers a repris hier sa place sur l'affiche du Palais-Bourbon.

Il y a exactement vingt-huit jours — c'était le 3 février — que M. Edouard Ignace, rapporteur de la commission de législation civile, avait commencé son exposé du problème. Le député de Paris l'a constaté avec bonne humeur avant de reprendre la thèse qui a servi de base à son rapport.

Le rapporteur estime que la guerre a modifié la situation des parties contractantes d'un bail dans des conditions qui n'ont pu être prévues au moment du contrat. On ne saurait donc s'en tenir au droit commun.

Les circulaires ministérielles étant d'autre part, impuissantes et d'une légalité contestable, l'établissement d'un régime spécial pour la durée de la guerre s'impose. Quel sera ce régime ?

M. Edouard Ignace présente celui proposé par la commission, dont il expose les dispositions.

Il admet, on le sait, comme règle générale, les principes de l'exonération pour les mobilisés, sauf exception en ce qui concerne ceux qui, disposant d'une fortune acquise, sont en état de s'acquitter; de l'exonération ou de la réduction pour les commerçants, du fait de la réduction des revenus de leurs affaires par suite de la guerre; de la réduction pour les locataires non mobilisés dont les ressources ont diminué; il institue enfin une juridiction spéciale pour l'examen des cas d'espèces, et réserve, pour une loi ultérieure, l'examen de la question des indemnités aux propriétaires, aux petits propriétaires surtout, pour lesquels le rapporteur se déclare nettement favorable.

M. Edouard Ignace, très applaudi, conclut:

Aux heures tragiques et grandioses que nous vivons, les hommes d'action, là-bas, nous offrent un exemple que nous devons suivre ici ! Agissons ! tel est notre mot d'ordre. Vous voterez cette loi et vous voudrez la voter rapidement. Vous aurez ainsi fait une œuvre de haute sagesse politique; vous aurez travaillé pour ceux qui donnent leur vie à la France pour son salut et pour sa liberté ! Vous aurez assuré et maintenu la paix à l'intérieur, et, par cela même, contribué à la victoire qui demain rendra à la France, éternel champion du droit des peuples et de la justice souveraine, son rang glorieux dans le monde ! (Vifs applaudissements.)

On continuera aujourd'hui.

Une manifestation franco-italienne

Une petite manifestation au début de la séance : M. Deschanel, président, donne lecture de la dépêche suivante qu'il a reçue du président de la Chambre des députés d'Italie :

La Chambre des députés italienne, en reprenant aujourd'hui ses travaux, m'a donné, par un vote unanime, l'agréable mission, dont je me sens hautement honoré, de prier Votre Excellence de bien vouloir exprimer à la vaillante et noble armée française, qui combat avec une confiance indomptable et avec une ténacité digne d'admiration, son salut chaleureux et ses vœux les plus ardents pour cette victoire définitive à laquelle tend notre commun idéal et qui marquera le triomphe de la civilisation et de la liberté.

MARCORA.

Cette lecture provoque de vifs applaudissements. Les députés, debout, acclament l'Italie.

M. Deschanel ajoute :

La généreuse manifestation de la Chambre italienne emplit nos âmes de fierté. Nous attachons le plus haut prix à l'hommage rendu aux armées de la République par les représentants de la noble Italie, dont les drapeaux sont venus se joindre aux nôtres pour la défense de la civilisation et de la liberté. Nous aussi, nous admirons l'héroïque effort des soldats de la nation sœur. (Vifs applaudissements.)

Le général Gallieni, ministre de la Guerre, se lève à son tour :

Les félicitations de la Chambre italienne iront au cœur de nos soldats, dit-il. Ils savent que, il y a cinquante ans, comme aujourd'hui, comme leurs camarades italiens, la cause qu'ils défendent est celle de la liberté !

On applaudit encore. Des cris de « Vive l'Italie ! Vive l'armée de Verdun ! » se font entendre. Puis la Chambre aborde son ordre du jour.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Il faut que les passagers
soient porteurs
de leurs engins de sauvetage

La presse a publié des statistiques qui semblent faire ressortir que le pourcentage de la mortalité, à la suite des accidents ou des torpillages en mer, est plus élevé chez nous qu'en Angleterre et l'on a — peut-être un peu hâtivement — conclu que c'est la négligence, l'insuffisance du matériel ou le manque de précautions qui causent, de notre côté, un plus grand nombre de victimes.

Il faut mettre l'opinion en garde contre ces comparaisons que l'on est toujours tenté de faire à cause de la simplicité même du procédé, et il convient de ne pas accorder une trop grande valeur de vérité à ces résultats statistiques. On parle souvent de l'éloquence des chiffres, mais il est tels cas d'espèce où c'est une éloquence qui ne prouve rien. Elle séduit en vertu même de sa précision, mais elle est prête à des raisonnements inexacts.

Nos navires, comme ceux de l'Angleterre — et surtout ceux qui servent au transport des troupes — disposent de moyens collectifs et individuels de sauvetage : ce sont les canots — qu'il n'est pas toujours facile de mettre à la mer — les radeaux, les bouées, les ceintures et les gilets.

Sont-ils en nombre suffisant ? Tout est là ! A ce point de vue, il faut le dire bien haut, l'organisation de la Provence ne laissait rien à désirer. S'il en avait été autrement, son capitaine, esprit hautement avisé, consciencieux et prudent, n'aurait pas manqué de faire des rapports immédiats et des réclamations urgentes. Or, nous savons par le ministère de la Marine qu'il n'avait rien demandé.

Non seulement il y avait à bord tout ce qui était nécessaire, mais on procédait toujours en temps utile à des exercices qui permettaient aux hommes de se familiariser avec les engins de sauvetage qu'ils avaient à leur disposition et tous savaient ce qu'ils avaient à faire en cas de sinistre, dès la première alerte.

Hélas ! si instruit et si prévoyant que l'on soit, il est des cas où l'événement se produit avec une telle rapidité et dans de telles conditions, que toutes les précautions demeurent inefficaces. Il y a les trop nombreuses victimes qui ont été surprises pendant leur sommeil, qui meurent emprisonnées dans les chaufferies ou dans les étages inférieurs du navire. Il en est qui succombent dès qu'elles se jettent à la mer, d'autres enfin qui ne peuvent lutter longtemps, et sont physiquement hors d'état de profiter des moyens individuels de sauvetage.

Sans doute, au cours de cette atroce guerre de pirates, les circonstances ont maintes fois servi l'organisation des secours et ont favorisé le salut d'un grand nombre de passagers. Un bâtiment à proximité des lieux du sinistre, une terre voisine, sans parler d'un temps de flottaison précaire mais suffisant pour rendre les préparatifs efficaces et permettre d'utiliser les moyens du bord, ont été des facteurs de premier ordre dont les statistiques chiffrées ne tiennent pas le moindre compte.

Peu à peu, à la faveur de chances évidentes, on s'est habitué à considérer que les circonstances matérielles sont le plus souvent favorables. Mais ce ne sont là que des exceptions. Le public qui accepte tous les risques de la guerre, sur notre sol, avec une si courageuse résignation, doit se faire à cette idée que la guerre navale comporte une part plus cruelle encore de dangers inévitables.

Pour parler d'une façon générale — car ce n'est pas le cas de la Provence — il y a aussi de la part des passagers une insouciance des risques qui tend à les multiplier. Avoir sur soi le gilet, la ceinture, ce serait avoir l'air de craindre quelque chose. On s'abstient par une coquetterie bien française.

Que dirait le voisin, s'il vous voyait prendre telles ou telles précautions ? On fait comme lui ; mais il serait bon, au contraire, de l'inciter à faire comme vous.

Les Anglais, plus pratiques que nous, ne dédaignent pas de revêtir pour la moindre traversée, les accessoires de sauvetage qui font partie de leur voyage.

Aujourd'hui que les déplacements de France en Angleterre deviennent plus fréquents, et que nos ennemis nous menacent d'une piraterie encore plus impitoyable, il est essentiel que nous prenions cette première des assurances sur la vie que l'on appelle : la prudence.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

— L'Union des Femmes de France (Croix-Rouge Française), répondant à l'appel adressé par M. Gustave Ador, président du Comité international de la Croix-Rouge, à la suite de sa belle conférence de dimanche dernier sur les prisonniers de guerre, s'est empressée de lui faire parvenir la somme de 10.000 francs.

MARIAGES

— On vient de célébrer, à Nice, le mariage de Mlle Christiane de Nonancourt, fille du commandant et de Mme de Nonancourt, avec le lieutenant Edmond de Brem, du 11^e régiment de dragons.

NAISSANCES

— La comtesse Alfred de Bonardi, née de Cernay, a mis au monde un fils, qui a reçu les prénoms de Melchior-Eric.
— Mme Jean Plantet est mère d'un fils qui a reçu le prénom de Jacques.
— Mme Willems-Anderson, femme du dévoué et généreux administrateur de l'hôpital temporaire d'Ilbarritz, fondé par Mme Gheusi, a donné le jour à un fils.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Denis Gavini de Campile, ancien préfet de l'Empire, ancien député, décédé à quatre-vingt-seize ans, en son domicile, 27, rue d'Assolvi, commandant de la Légion d'honneur. Autrefois très répandu dans la société parisienne, il faisait partie des Cercles de l'Union et de l'Union artistique.
Du lieutenant Daniel de Cosnac, pilote aviateur, commandant d'escadrille, qui a trouvé la mort, le 26 février, à l'âge de trente ans, au cours d'une mission de bombardement dans l'Est. Cité à l'ordre de l'armée.
De la comtesse de Leusse, décédée à Cannes ;
De Mme Olivier, mère de M. Olivier, président de l'Union Nationale des Cheminots et de la Protection mutuelle des cheminots de fer, décédée le 1^{er} mars.

COURS ET CONFÉRENCES

— Aujourd'hui, 4 h. 3/4, 28 bis, boulevard de Strasbourg, sous la présidence de M. J.-H. Rosny, de l'Académie Goncourt, conférence de Mme Aurel : Le commandement d'Amour dans l'art après la guerre.

— Aujourd'hui, à 4 heures, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, M. Schrader fera une conférence sur : Les causes géographiques de rapprochement des groupes humains.

— A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris, aujourd'hui vendredi 3 mars, à 2 h. 1/2 : Le sourire devant l'ennemi, conférence par M. Emile Berr, avec le concours de Mlle Marie Leconte, M. Georges Berr et M. Polack.

— Aujourd'hui vendredi 3 mars, à 2 h. 1/2 précises, 184, boulevard Saint-Germain, M. André Beaunier fera une conférence sur ce sujet : Les civils tiennent.

THÉÂTRES

La Comédie-Française. — Aujourd'hui, relâche, pour les obsèques de M. Mounet-Sully.

Les obsèques de M. Mounet-Sully, sociétaire-doyen de la Comédie-Française, seront célébrées aujourd'hui vendredi 3 mars, à 2 heures très précises, au temple de l'Oratoire du Louvre, rue Saint-Honoré. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse. Vu les circonstances, il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part, prière de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche 5 mars, à 3 heures, vingtième Concert (série B) avec le concours de Mlle Lucienne Bréval, de l'Opéra; Mme Caponsacchi-Jeissler. Les symphonistes français : Rédemption, interlude symphonique (César Franck). — Mater dolorosa, 8^e Béatitude (César Franck), Mlle Lucienne Bréval. — Deuxième Symphonie, en mi mineur : allegro moderato, andante, scherzo, finale (Henri Rabaud). — Le Temps des Lilas (Ernest Chausson), Mlle Lucienne Bréval. — Concerto en ré, pour violoncelle et orchestre : prélude, allegro maestoso, intermezzo, introduction, rondo (Ed. Lalo), Mme Caponsacchi-Jeissler. — L'Apprenti sorcier, scherzo pour orchestre (Paul Dukas). Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

A l'Athénée. — La première de Coq en pâte, qui avait été annoncée pour samedi, a été reportée à la semaine prochaine.

A l'Olympia. — L'Olympia, qui s'enorgueillit d'être le plus beau music-hall de Paris, renouvelle aujourd'hui son programme. Le nouveau spectacle comprend trente artistes et attractions de tout premier ordre, parmi lesquelles nous citerons : Dania, la plus remarquable et la plus remarquée de nos danseuses; le Wood Pool Trio, acrobates comiques; les 4 Swifts, les jongleurs les plus réputés du Nouveau-Continent; Mimi Fritz et son danseur Gerardo (numéro nouveau); le nègre Sam Marshall, dénommé le célèbre danseur des tropiques; le fameux Quatuor Maurel; Doria et ses merveilleux chiens; la charmante et bien disante Lucy Dermon; le joyeux Bruel; les exquises Suzanne Villard et Nelly Lyra; Daniels, Dalmont, etc. Tous les jours, matinée (fauteuils, 1 franc); soirée : 1, 2, 3 francs.

Aux Capucines. — C'est ce soir vendredi, à 8 h. 1/4 précises, que sera donnée la première représentation de Paris aux Quinquets! revue en deux actes, de M. Michel Carré, interprétée par Mlles Alice Bonheur, Mérindol, Reine Darns, Carel, Jardy, Dally et Yane Exiane, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Gilbert Bataille, Jan Derblay, Bellon, Alnaud; le Successeur, comédie en un acte, de M. Robert Dieudonné, interprétée par Mlles Mérindol, Carel, Calvet, MM. Etchepare, Grouillet; Devant le Rideau! prologue en vers, de M. Georges Davize, interprété par Mlle Carel et M. Bellon. Après-demain dimanche, première matinée.

CINEMAS, ATTRACTIONS

Omnia-Pathé (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). — La Mer, beau drame de Jean Jullien, mis en scène par Daniel Riche, se passe dans de magnifiques paysages, avec une action pathétique. Des actualités impressionnantes : Les Tracteurs automobiles en Alsace et Nos soldats à Salonique. Les Mystères (deuxième série, premier épisode) : la Maison hantée. Un film pour les enfants, dédiera aussi les grandes personnes : le Diable à Paris, film à trucs très amusant. Bien d'autres numéros complètent un programme varié, intéressant, avec une projection admirable et un orchestre supérieur.

« Les Bobines d'Or » au Gaumont-Palace. — Le nouveau programme du « Gaumont-Palace » comporte un splendide cinématrame Gaumont : « Les Bobines d'Or ».

Quelques bandes comiques s'ajoutent à ce beau film, ainsi que des vues en couleurs naturelles, dues au « Chro-

nochrome Gaumont », nous montrant des visions d'« Egypte » et des études de « Fleurs ».

Les films de guerre retraceront les exploits d'un zeppelin sur « Salonique » et quelques phases de la formidable lutte d'artillerie qui nous donnera bientôt la victoire. Loc. : 4, rue Forest, de 11 à 17 heures (Tél. : Marcadet 16-73).

VENDREDI 3 MARS

La soirée

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 8 heures, *Par le Glaté*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 15, *Paris aux Quinquets*, le Successeur, *Devant le Rideau* (première).
Châtelet. — Relâche.
Cluny. — A 8 h. 30, *Maitre Nénuphar*; *Si jamais je te pince...*
Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karéntine*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poulx*; *Hortense a dit : « J'm'en f... »*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*.
Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*.
Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, *la Bonne intention*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall, 15 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Bobines d'Or*, *Zeppelin sur Salonique*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. : Marcadet 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — *La Mer*, *les Mystères* (2^e série, 1^{er} épisode), *les Tracteurs automobiles en Alsace* et *Nos soldats à Salonique*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

LES SPORTS

CYCLISME

Mort au champ d'honneur. — L'amateur Pierre Colla, bien connu à Genève pour avoir remporté de nombreuses courses, vient d'être tué sur le front italien.

GYMNASTIQUE

En Suisse. — La Société fédérale de gymnastique de Suisse compte cette année 975 sections, contre 962 en 1915, et il y a actuellement 81.206 membres.

BOXE

Jack Johnson expulsé d'Angleterre. — On sait que l'Angleterre purge, peu à peu, son territoire des indésirables. Après Tod Sloan, expulsé il y a quelques mois, voici que le célèbre boxeur Jack Johnson, dont on n'a pas oublié les démêlés avec la police américaine, a été prié discrètement de quitter la Grande-Bretagne. Il s'embarque, aujourd'hui vendredi, à destination de l'Amérique du Sud, où il compte participer à une grande rencontre pugilistique.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 3 MARS 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

XII

— Il y a des officiers de l'armée française plus redoutables que les loups!

Et comme je cherchais à me dégager :

— Restez donc tranquille, enfant terrible. a-t-il commandé d'une voix autoritaire. Quand nous dansons ensemble, cet hiver, presque des nuits entières, vous ne songiez point à vous dérober!...

Ce souvenir évoqué ici, brutalement, me fait monter le rouge au visage, j'ai encore la force de répondre :

— Je ne faisais que suivre un usage! Ici, ce n'est pas la coutume que lorsque les lieutenants rencontrent les bergères sur les grands chemins, ils les prennent ainsi par le bras... Occupez-vous donc de votre cheval qui va buter à la descente!

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Bénédictins.

La Bourse de Paris

DU 2 MARS 1916

La séance d'aujourd'hui a été assez active et c'est encore la fermeté qui a prévalu dans la majorité des compartiments. La hausse a même fait de nouveaux progrès dans le groupe de nos rentes où le 3 0/0 passe à 62,20 au comptant et 62,30 à terme, tandis que le 5 0/0 franchit le cours de 88 pour se fixer à 88,05.

De même parmi les fonds étrangers, on note une avance intéressante de l'Extérieure espagnole à 91,10 et la bonne tenue des Russes.

Rien de particulièrement intéressant n'est à signaler du côté des Etablissements de crédit, non plus que de celui des grands chemins français. Légère avance aux lignes espagnoles du Nord-Espagne à 412 et des Andalous à 349.

Grande fermeté du Rio à 1.743 au comptant et 1.725 à terme.
En banque, les caoutchoutières consolident en accentuant leur reprise de la veille.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,02 1/2; Suisse, 112; Amsterdam, 250 1/2; Pétrograd, 185 1/2; New-York, 588; Italie, 88; Barcelone, 559.

La Pommade Philocombe Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans gratter, les fait repousser abondamment et soyeux après la 3^e friction. Dépôt toutes Pharm. F^o poste 2/35. — 12 fr. les six pots. Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura). ÉTRANGER : 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

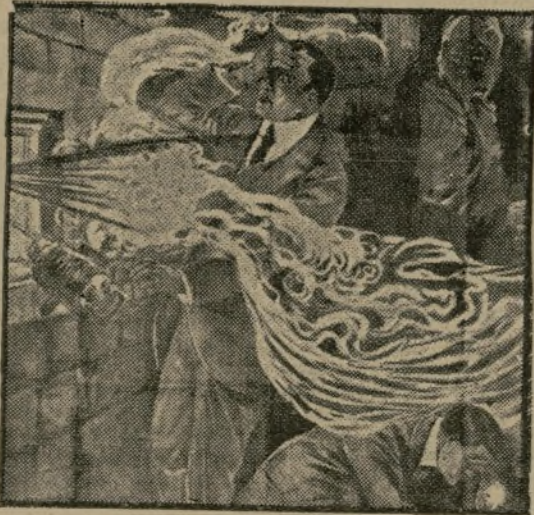
(Juste en face du Crédit Lyonnais)



LES BOBINES D'OR

même parisienne en ont rarement réalisé. Les Grecs en ont été enthousiasmés. Le programme de l'Aubert-Palace (juste en face du Crédit Lyonnais) comprend en outre : *les Bobines d'Or*; *Tragédie sur un gratte-ciel*; *la Menace de l'air*; *les Zeppelins sur Salonique*; *Deux amis inséparables*; *toutes les vues du front*; *Nouveautés-Journal*, etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 h. à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA



LES MYSTÈRES DE NEW-YORK

On se rendra compte de l'effort anglais sur notre front, de la collaboration que nous fournissent nos alliés d'outre-Manche dans un film extraordinaire, que le vaste établissement de la rue de la Douane passe cette semaine : *le Lord ouvrier*. L'histoire va de l'usine à la bataille au travers d'une exquise histoire d'amour. En outre de ce film, Tivoli-Cinéma présente, suivant son habitude, un program-

me copieux et très varié, comprenant : *la Maison hantée*, suite des *Mystères*; *les Bobines d'Or*, dramatique; *Mentoulant fait naufrage*, dessins animés; *tous les films de guerre*; *Tivoli-Journal*, etc. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2 avec le même programme que le soir. Location. Téléphone : Nord 26-14.

Vous le scandalisez, ce cheval! Voyez comme il nous regarde!

Et je suis parvenue à me débarrasser de son étreinte.

Mais lui, me rejoignant, le visage rageur, plongeant ses yeux fonceés dans les miens qui s'affolent, il m'a obligé à m'arrêter, et d'une voix colère :

— Que s'est-il donc passé depuis votre départ? Qui donc est entré dans votre vie et vous a mise si loin de moi?

— Personne n'est entré dans ma vie, c'est vous qui en êtes parti! Le monde seul nous avait réunis de ses liens fragiles, ils sont brisés maintenant! Ici je me suis reprise! Je suis redevenue ce que j'étais avant de vous connaître, une petite âme tranquille!... Vous riez?... Oui! Une âme sage, tendre!... réfléchie!... Il ne reste rien de l'enfant frivole que vous étiez chargé d'initier au plaisir, cet hiver! Ne me trouvez-vous pas changée?

Il s'est penché près de moi, et, tout bas :

— Oui, vous avez changé, mais pour devenir plus adorable encore. Vous m'en voulez de vous le dire?

— Ah oui, je vous en veux! Taisez-vous!... C'est bien assez que je vous aie revu, que vous m'avez rencontrée là, que vous puissiez croire un seul instant que je cherchais à vous retrouver.

Il s'était ressaisi, et, maintenant, très grave :

— Je vous affirme, Mademoiselle, qu'il est désormais inutile d'insister! Je suis fixé! Avec une cruauté très précise et très nette, vous m'avez fait comprendre à quel point ma présence vous était importune! Je regrette que Madame de Bray mal informée de vos sentiments, ait facilité près de vous un séjour qui, je le crains bien, vous paraîtra odieux! Je ferai, dans la mesure qu'il m'en sera possible, tout ce que je pourrai pour l'abandonner, vous pouvez y compter! Et maintenant, je

suis en service commandé; je dois m'assurer du logement de l'état-major. Pensez-vous, Mademoiselle, que je puisse me présenter, d'ici quelques instants, chez le marquis de Bray?

Nous étions arrivés au bas de la côte. Tout près de nous, la cloche de l'église sonnait pour la messe de sept heures. Je retrouvais un peu de sang-froid.

— Vous pouvez monter aux Jaudonnières tout de suite; mon grand-père est très malade, vous le trouverez certainement levé... Ne dites pas à la maison que vous m'avez rencontrée... Vous n'avez qu'à poursuivre par la route, le bourg est à deux pas, le premier passant vous indiquera le château. Allez! il ne faut point qu'on nous voie ensemble à cette heure. Tout le monde croirait ce que vous avez cru vous-même, que je vous attendais! Adieu! J'ai été un peu nerveuse, peut-être, il ne faut pas m'en vouloir! Somme toute, j'ai mérité ce qui m'arrive, cela m'apprendra à me promener solitaire au lever du jour!

Il a pris la main que je lui tendais, et, déposant un trop long baiser sur le bout de mes doigts glacés, il a murmuré la voix un peu émue :

— Tout ce qui est arrivé là eût été charmant si vous aviez voulu vous montrer moins cruelle! Vous m'avez beaucoup peiné, miss Janine!

Puis, sans plus attendre, il s'est mis prestement en selle et, se découvrant cérémonieusement devant moi, il est parti au trot.

Alors, cachée derrière le taillis d'acacias, tant que j'ai pu le voir, j'ai suivi le séduisant et redoutable cavalier.

Les trois derniers coups de la messe tintaient avec insistance, je me suis enfuie, en courant, du côté de la voix qui semblait m'appeler.

Effondrée dans le coin le plus sombre de l'église, aux pieds du Seigneur le désarroi de ma pauvre âme :

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre remboursement. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS: 8, Rue de Valenciennes, Paris.

DEMANDEZ LA TOURISTE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE

qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc. Gnos : La Touriste, Paris.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies ETRANGERES

BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE

BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

Plus encore qu'en temps de paix, les qualités du



Carburateur ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siege social et Usines: 51, Chemin Feuillat, LYON

Maison à PARIS: 15, rue du Débarcadere

Usines et succursales: LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, DETROIT, GENEVE.



Le siege social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FORTIFICATION, soit normalement, soit à l'époque du RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies: parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités: c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimentement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à: Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon: 4 fr. 50 francs. - Toutes pharmacies.

50 FR. L'ECOLE DE CHAUFFEURS

DUBOIS et C^{ie}, Ing. E.C.P., 112, R. Tocqueville, Paris. — BREVETS CIVIL et MILITAIRE. — Tél. Wagram 62-37.

TITRES Français et Etrangers. Achat au maximum. Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

Si vous voulez avoir le **Produit Pur, prenez l'Aspirine**

"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50

LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gnos: 89, Rue de Miromesnil, PARIS

PRÉSERVEZ-VOUS GUÉRISSEZ-VOUS EN RESPIRANT

les émanations antiseptiques des **Pastilles VALDA**

qui agissent directement, par inhalation sur les Voies respiratoires

Rhumes, Maux de Gorge, Bronchites, Grippe, etc., sont toujours facilement évités rapidement guéris par l'antiseptie volatile des

PASTILLES VALDA

Ayez toujours sous la main **UNE BOITE DE PASTILLES VALDA VÉRITABLES**

Procurez vous-en de suite mais refusez impitoyablement les pastilles qui vous seraient proposées au détail. Ce sont toujours des imitations. Vous ne serez certains d'avoir **Les Véritables Pastilles VALDA** que si vous les achetez **EN BOITES de 1.25** portant le nom **VALDA**.

« Mon Dieu! Vous qui connaissez ma faiblesse, pourquoi avez-vous permis que les choses se passent ainsi! Pourquoi avoir mis dans mon cœur le désir de cette promenade! Si encore je n'étais foulé le pied, tout près de la maison, il aurait bien trouvée là, mais n'aurait pas cru que j'y étais venue pour lui! Tandis qu'il est persuadé, le fat, que j'ai été l'attendre! Au fond, il a l'heure qu'il est, une très mauvaise opinion de moi! Une jeune fille bien élevée ne se promène pas sur les routes avec un aussi remarquable lieutenant! C'était très imprudent! Comme il a passé son bras sous le mien avec familiarité! Vous avez pourtant vu, Seigneur, que je l'ai remis à sa place! J'ai même été très dure: « Personne n'est entré dans ma vie, Monsieur; c'est vous qui en êtes sorti! » Puis: « Je ne vous reçois pas, Monsieur, je vous renvoie! » C'était bien exagéré... Qu'a-t-il fait, après tout, ce garçon, pour que je le chasse de ma vie? A la fin, j'avais du remords, et je le lui ai peut-être trop montré en lui laissant baiser ma main si longuement! Ça, ce fut un manque de dignité! Oh! J'ai fait du commencement jusqu'à la fin! Oui, mon Dieu! Je peux faire ma coupable! C'est ma faute, ma grande faute! »

Et toute la messe s'est passée à me frapper mollement la poitrine, au milieu d'innombrables exclamations.

Il est midi bientôt! Je ne sais si je vais le retrouver au déjeuner! Mes cousines, envoyées par Maman, sont venues heurter à ma porte; j'ai répondu que je prenais mon tub, et que je ne pouvais pas ouvrir! Alors, on m'a chuchoté, par la porte :

— Tu sais, l'aide de camp du général est là! Il est très chic, viens le voir!

J'ai ébauché une exclamation qui tenait de la

surprise et de l'intérêt... Et, maintenant... j'attends!

Même jour, 11 heures du soir.

Le déjeuner a été plutôt tumultueux. Contre toute prévision Markinsen n'y assistait pas.

Maman avait l'air contrarié, papa piteux. Dès les hors-d'œuvre, Maman m'a attrapée.

— Qu'as-tu pu bien faire de ta matinée, ma pauvre Janine?... Lorsqu'à onze heures je l'ai fait demander par tes cousines, il m'a été répondu que tu faisais la toilette. J'ai trouvé que ce n'était vraiment pas le moment; tu es plus matinale que cela d'ordinaire.

Pensant à mon équipée du soleil levant, je lance un « j'vous crois! » qui fait que tout le monde me regarde avec surprise; je corrige le mauvais effet produit par des intonations douces et soumissives:

— Maman, je ne me suis pas levée plus tard que d'habitude, au contraire! J'ai assisté à la première messe, puis j'ai cueilli des fleurs, et comme j'avais eu très chaud en montant la côte, j'ai repris un tub.

Ouf! ça y est! et sans mentir encore! Mes cousines ne se sont même plus rappelé mes tentatives de réveil.

Pendant grand-père a hoché gravement la tête:

— Quelle rage a donc cette nouvelle génération de toujours barboter dans l'eau froide! Certes, j'ai la prétention d'avoir été un marin bien tenu mais du diable si j'usais autant d'eau que vous! C'est encore une manie qui nous vient d'Angleterre celle-là, comme vos five o'clock tea, vos nurses, vos boston, vos shake hands, vos puddings! Savez-vous ce que l'aide de camp du général de Lanoü a voulu accepter de notre hospitalité, ce

matin? Un peu d'eau froide! Il a fait comme Janine, il a pris un tub!

Tout le monde éclate de rire, je pique un fard à la pensée de cette similitude de goûts.

Maman, la voix un peu rude, interpelle alors papa:

— Je ne comprends pas, Charles, que vous ayez laissé partir ce jeune homme sans seulement lui offrir un verre de porto; votre père n'a pu le recevoir, mais il comptait sur vous pour l'inviter à déjeuner, et cela était d'autant plus indiqué que le lieutenant Markinsen n'est pas un inconnu pour nous; il est en garnison à Bordeaux, et non seulement nous le rencontrons dans le monde à chaque instant, mais il a été reçu chez Pierre, et c'est un habitué de mes lundis.

Papa proteste mollement.

— Mais, ma chère, je lui ai fort bien fait la commission de mon père, il m'a répondu qu'il ne pouvait accepter, étant donné qu'on l'attendait à Saint-Claud à midi et demi. Il est certain qu'il s'est borné pour la forme à visiter l'appartement réservé au général, à prendre possession de sa future chambre, en me demandant la permission de s'y rafraîchir quelques instants, et il est remonté immédiatement à cheval. J'avoue que je n'ai pas songé à lui offrir du porto, de même que je n'ai pas insisté pour le garder à déjeuner, puisqu'il était attendu... Quand on a une consigne...

— On aime bien ne pas mourir de faim et de soif quand même?

(A suivre.)

UN AVION ENNEMI PRIS A SALONIQUE



L'un des avions allemands qui survolèrent Salonique est tombé aux abords de cette ville, récemment, alors que la nuit était déjà venue. Sans attendre, les soldats qui capturèrent l'oiseau résolurent de se faire photographier, au magnésium, autour de l'avion prisonnier.

L'INAUGURATION DE LA FOIRE DE LYON



La foire de Lyon, qui veut répondre sur les marchés du monde à la foire de Leipzig, a été inaugurée, il y a deux jours. M. Clémentel, ministre du Commerce, à l'issue de la cérémonie, a prononcé ces paroles que nous ne devons plus oublier : « La France doit rattraper le temps perdu pour n'être plus, dans l'avenir, tributaire de l'Allemagne. »